Présentation générale des enjeux du programme annuel :

→Comprendre, être compris : à l'oral, à l'écrit, mais aussi par le biais de l'image fixe et mobile.
→Analyser, synthétiser, interpréter, démontrer.
→Poursuivre la construction d'une culture générale permettant le développement d'un esprit critique et rationnel.
→Pratiquer régulièrement les textes littéraires et leurs problématiques pour atteindre progressivement ces objectifs.

SÉQUENCE 1 : EN VOITURE !

Par l'intermédiaire du thème de l'automobile, confronter un ensemble de textes et de documents afin de faciliter la découverte des enjeux du Français au lycée, et sensibiliser aux démarches d'analyse, de synthèse et d'interprétation, ainsi qu'à l'importance de la culture générale.

Textes :

1. Octave Mirbeau, *La 628-E-8*, 1907.
2. Guillaume Apollinaire, «La petite auto», *Calligrammes*, poèmes de la paix et de la guerre,1913-1916.
3. Jules Romains, *Knock ou le triomphe de la médecine*, Acte I, scène unique, 1923.
4. Paul Morand, *L'Homme pressé*, 1941.
5. Roland Barthes, *Mythologies*, «La nouvelle Citroën», 1957.
6. Jean Rouaud, *Les Champs d'honneur*, Editions de Minuit, Prix Goncourt 1990.
7. Professeur Claude Got, www.securite-routiere.org, site Internet consacré à la réflexion sur les accidents de la route en France (1999-2011).

Documents iconographiques, sonores et audiovisuels :

1. Campagne publicitaire pour Mercedes-Benz, presse écrite (2002).
2. Vidéo publicitaire associant la Mercedes classe A et le cheval de Troie (2000).
3. *Knock*, Louis Jouvet, d'après une pièce de Jules Romains, 1933.
4. *Tintin au pays de l'or noir*, Hergé, 1939-1950-1971.
5. «À la porte du garage» ; «Nationale 7» ; Paroles et Musiques : Charles Trenet, 1955.
6. *Le Corniaud*, Gérard Oury, 1965.
7. *Duel*, Steven Spielberg, téléfilm d'après une nouvelle de Richard Matheson, 1971.
8. *Christine*, John Carpenter, d'après un roman de Stephen King, 1983.
9. Photogramme incluant des représentations des automobiles 2 CV et DS, ainsi que des captures d'écran provenant des oeuvres cinématographiques proposées en extraits.

Activités de lecture :

Lecture libre et rapide des textes et documents proposés. Mise en évidence des caractéristiques essentielles de chaque document. Élaboration d'un premier travail d'analyse et d'interprétation, grâce à un tableau de confrontation.

Activités d'écriture :

Sujet d'invention : novélisation de la séquence inaugurale du film *Christine* de John Carpenter (1983). Mise en oeuvre du registre fantastique.

Dissertation : Partagez-vous l'opinion du Professeur Claude Got qui affirme : « L'homme a accru sa capacité de se déplacer sans se rendre compte que, progressivement, le véhicule à moteur cessait d'être seulement l'instrument facilitant ses déplacements, pour devenir également un mode d'expression des possibilités techniques, un enjeu économique, un objet de plaisir, voire une arme. »

Notions abordées :

Rappel des principaux genres littéraires (roman, poésie, théâtre, essai), des principales formes de discours (narratif, descriptif, argumentatif, injonctif) et de certains registres littéraires (comique, lyrique, polémique, satirique, fantastique...).

www.mercedes-benz.fr

Ah, je ris de me voir si en ce miroir !

Mercedes Classe A

Informations au N°Azur 0 810 057 057*

Mercedes-Benz est une marque du groupe DaimlerChrysler.

*Coût d'un appel local sauf d'un téléphone mobile.

Mercedes-Benz

www.mercedes-benz.fr

Un seul vous manque,

et tout est dépeuplé.

Mercedes Classe C

Informations au N°Azur 0 810 057 057*

Mercedes-Benz est une marque du groupe DaimlerChrysler.

*Coût d'un appel local sauf d'un téléphone mobile.

Mercedes-Benz

www.mercedes-benz.fr

De l' , encore de l' ,

toujours de l' .

Break Mercedes Classe C

Informations au N°Azur 0 810 057 057*

Mercedes-Benz est une marque du groupe DaimlerChrysler.

*Coût d'un appel local sauf d'un téléphone mobile.

Mercedes-Benz

www.mercedes-benz.fr

Nous partîmes ; mais par un prompt renfort,

nous nous vîmes

en arrivant au port.

Mercedes Vaneo

Informations au N°Azur 0 810 057 057*

Mercedes-Benz est une marque du groupe DaimlerChrysler.

*Coût d'un appel local sauf d'un téléphone mobile.

Mercedes-Benz

www.mercedes-benz.fr

Veni, vidi, *.

Mercedes Classe M

Informations au N°Azur 0 810 057 057**

Mercedes-Benz est une marque du groupe DaimlerChrysler.

* Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. ** Coût d'un appel local sauf d'un téléphone mobile.

Mercedes-Benz

www.mercedes-benz.fr

Qui m'aime me .

VTT Mercedes-Benz

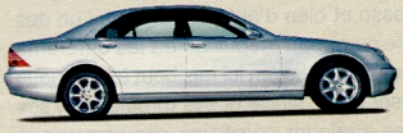
Informations au N°Azur 0 810 057 057*

Mercedes-Benz est une marque du groupe DaimlerChrysler.

*Coût d'un appel local sauf d'un téléphone mobile.

Mercedes-Benz

www.mercedes-benz.fr

Belle  , vos beaux yeux me font mourir d'amour.

Mercedes Classe S

Informations au N°Azur 0 810 057 057*

Mercedes-Benz est une marque du groupe DaimlerChrysler.

*Coût d'un appel local sauf d'un téléphone mobile.

Mercedes-Benz

www.mercedes-benz.fr

Maître corbeau, sur un arbre ...

Mercedes Classe G

Informations au N°Azur 0 810 057 057*

Mercedes-Benz est une marque du groupe DaimlerChrysler.

*Coût d'un appel local sauf d'un téléphone mobile.

Mercedes-Benz

Campagne publicitaire pour Mercedes-Benz, presse écrite, 2002.

[En même temps qu'un hymne à la paix et à l'amitié franco-allemande, La 628-E8 *est un hymne à l'automobile, qui est le personnage principal du récit : elle contribue à l'essor économique, elle rapproche les peuples et elle bouleverse aussi notre perception du monde. Mais Mirbeau n'est pas pour autant dupe des illusions scientistes et il se méfie des ingénieurs qui, au nom du Progrès mythifié, se comportent souvent d'une façon irresponsable et menacent l'avenir de la planète].*

Une CGV 1902 (Charron, Girardot et Voigt, constructeurs d'automobiles).

La vitesse.

Il faut bien le dire — et ce n'est pas la moindre de ses curiosités — l'automobilisme est donc une maladie, une maladie mentale. Et cette maladie s'appelle d'un nom très joli : la vitesse. Avez-vous remarqué comme les maladies ont presque toujours des noms charmants ? La scarlatine, l'angine, la rougeole, le béribéri, l'adénite, etc. Avez-vous remarqué aussi que, plus les noms sont charmants, plus méchantes sont les maladies ?... Je m'extasie à répéter que la nôtre se nomme : la vitesse... Non pas la vitesse mécanique qui emporte la machine sur les routes, à travers pays et pays, mais la vitesse, en quelque sorte névropathique, qui emporte l'homme à travers toutes ses actions et ses distractions... Il ne peut plus tenir en place, trépidant, les nerfs tendus comme des ressorts, impatient de repartir dès qu'il est arrivé quelque part, en mal d'être ailleurs, sans cesse ailleurs, plus loin qu'ailleurs... Son cerveau est une piste sans fin où pensées, images, sensations ronflent et roulent, à raison de cent kilomètres à l'heure. Cent kilomètres, c'est l'étalon de son activité. Il passe en trombe, pense en trombe, sent en trombe, aime en trombe, vit en trombe. La vie de partout se précipite, se bouscule, animée d'un mouvement fou, d'un mouvement de charge de cavalerie, et disparaît cinématographiquement, comme les arbres, les haies, les murs, les silhouettes qui bordent la route... Tout, autour de lui, et en lui, saute, danse, galope, est en mouvement, en mouvement inverse de son propre mouvement. Sensation douloureuse, parfois, mais forte, fantastique et grisante, comme le vertige et comme la fièvre.

Par exemple, je vais à Amsterdam... Quand j'ai un ennui, un dégoût, simplement, pour ne plus entendre parler de M. Willy et de M. Bernstein, je vais à Amsterdam. Je décide que j'y resterai huit jours, huit jours d'oubli, huit jours de joie... Il me faut huit jours, bien pleins, pour revoir, un peu superficiellement, mais avec calme, cette admirable ville. Si huit jours ne me suffisent pas, j'en prendrai quinze... Je suis libre de moi, de mon temps... Rien ne me retient ici ; rien ne me presse là-bas.

Et je pars.

J'arrive à Amsterdam... Malgré la douceur de ma C.-G.-V., et l'élasticité moelleuse, berceuse, de ses uniques ressorts, j'arrive, un peu moulu d'avoir traversé les infâmes pavés, les offensants et barbares pavés de la Belgique, où succombèrent tant de pauvres châssis, mal préparés à affronter ces obstacles de pierre qui font, des routes flamandes, quelque chose comme d'interminables moraines... Donc, j'arrive, un matin, car je suis allé coucher à La Haye, où j'ai revu le Vivier et ses Cygnes, où j'ai respiré ce calme doux, ce calme doré qui doit me guérir de toute vaine agitation...

Enfin... enfin... me revoici à Amsterdam... Je suis content... Décidément, huit jours, quinze jours... ce n'est pas assez... Je resterai trois semaines.

Je dis à mon mécanicien :

— Brossette, mon ami... nous resterons un mois ici... Peut- être plus.

Brossette sourit et répond :

— Entendu, monsieur... Alors, faut descendre les bagages ?... Tous ?

— Tous, tous, tous... Je crois bien...

— Entendu, monsieur...

— Et vous, mon bon Brossette... congé... Je n'ai pas besoin de la voiture ici...

Le sourire de Brossette s'accentue...

— Bon !... bon !... fait-il... En tout cas, j'attendrai monsieur, ce soir, pour les ordres.

— Mais non, mais non... Couchez-vous... Amusez-vous... Et il se rend au garage.

À peine sorti de la voiture, la douche prise, le corps, des pieds à la tête, frotté à l'essence de sauge et de romarin, souple, gai, le jarret solide, je vais par la ville... Lentement, d'abord... en bon promeneur qui veut jouir des choses qu'il retrouve, qu'il aime... Ah ! quelle ville !... Quelle joie !... Quelle tranquillité en moi !... Pour la cent-millième fois, avec des phrases que je connais et que vous connaissez si bien, je bénis l'invention de l'automobile et ses incomparables bienfaits... Je me dis :

— Quelle merveille ! On part quand on veut. On s'arrête où l'on veut. Plus de ces horaires tyranniques, qui vous arrachent du lit trop tôt, qui vous font arriver à des heures stupides de la nuit, dans des gares boueuses et compliquées. Plus de ces promiscuités, en d'étroites cellules, avec des gens intolérables, avec les chiens, les valises, les odeurs, les manies de ces gens... Viendrais-je si souvent à Amsterdam, s'il me fallait subir, toute une nuit, en un wagon, l'horreur de ces voisinages et le danger de ces haleines, quand on a l'air vivifiant de la prairie, de la forêt ? Oh non!... Et les flâneries libres, les belles, les délicieuses flâneries !... Le polder, le polder !...

Et, en me disant cela, sans m'apercevoir de rien, à chaque pas qui me pousse et qui m'entraîne, je vais plus vite... encore plus vite... Mes reins ont des élasticités de caoutchouc neuf ; mes semelles, sur les pavés, les trottoirs, rebondissent, devant moi, derrière moi, comme des balles de tennis... Je cours pour les rattraper... Je cours... je cours...

Je commence par les musées, n'est-ce pas ?... par ces musées magnifiques où, devant le génie de Rembrandt et de Vermeer, je suis venu oublier les Expositions parisiennes, les pauvres esthétiques, essoufflées et démentes, de nos esthéticiens... Des salles, des salles, des salles, dans lesquelles il me semble que je suis immobile, et où ce sont les tableaux qui passent avec une telle rapidité que c'est à peine si je puis entrevoir leurs images brouillées et mêlées... Et l'instant d'après, sans trop savoir ce qui m'est arrivé, je me trouve longeant les canaux, les canaux aux eaux mortes, bronzées et fiévreuses, où glissent, pareilles aux jonques chinoises, ces massives et belles barques néerlandaises qui laissent tomber, sur la surface noire, le reflet vert, acide et mouvant de leurs proues renflées.

Maintenant, me voici sur des places, dans des rues, dans des ruelles, qui se croisent et s'entrecroisent, ces rues si prodigieusement colorées, où défilent, défilent des maisons en porte-à-faux, d'un dessin si souple, de hautes façades, étroites et pointues, qui se penchent les unes sur les autres, s'étranglent les unes entre les autres, s'écrasent les unes contre les autres. Deux fois, trois fois, j'ai traversé le Dam... Je vais toujours, et, devant les glaces des magasins, je me surprends à regarder passer une image forcenée, une image de vertige et de vitesse : la mienne.

Et ce sont des jardins, avec des massifs de tulipes... d'énormes monuments de brique... des banques comme des citadelles, la Bourse, toute rouge, encore des canaux, des canaux, des ponts, des ponts, et encore des maisons qui dansent et croulent, et, à deux enjambées de la *Kalverstraat*, c'est le petit béguinage catholique, invisible, silencieux, tout à fait perdu au milieu des boutiques vivantes et trafiquantes, avec sa minuscule église, ses étroits jardins triangulaires, si tristes d'être sans ver- dure et sans fleurs, ses petites maisons à pignon vert, au seuil desquelles, accroupies et tassées sous leurs coiffes plates, l'on voit prier, et dodeliner de la tête, des vieilles très anciennes, qui ne vous regardent pas, qui ne regardent jamais rien, qui n'ont jamais rien regardé...

Je vais toujours... Ah ! c'est le port...

Le soir est venu... Il souffle un vent humide et très froid. Je n'aperçois dans la brume que des feux rouges, jaunes, verts, qui clignotent, très pâles, sur le canal... Les sirènes ne discontinuent

pas de crier, comme des chiens perdus dans la nuit. Alors, je m'enfonce dans les quartiers presque inconnus de ce port, où se cachent d'affreux bouges, des musicos hurlants, toute une Inde étrange, boueuse et glacée, un carnaval mi-septentrional, mi-javanais, qui vous racle les nerfs de ses musiques aigres et traînantes, vous prend à la gorge, par ses odeurs de salure marine, de goudron, d'alcool, d'opium, de pétrole, d'oripeaux fétides, de chairs noires ou cuivrées, où, ici et là, autour d'un bras levé, d'une cheville en l'air, reluit une cercle d'or... Que sais-je ?...

Car tout est nouveau, à Amsterdam, tout vous arrête, à ses aspects multiples, tragiques et lointains... Mais je ne m'arrête pas... je ne m'arrête nulle part... Je bouscule une négresse qui s'est accrochée à moi, et, de ses grosses lèvres rougies de bétel, me souffle au visage, avec des paroles de luxure, une odeur de mort... Et je vais... je vais sans savoir où je vais... Je garde le souvenir vague de brasseries obscures et profondes, en voûte de chapelle, où des visages d'ombre et de silence regardent des foules qui passent, sans cesse, en cortèges noirs, sous des lumières aveuglantes, comme des projections de lanterne magique... Et puis rien... rien que des choses qui glissent... qui fuient... qui tournoient comme des ondes... et se balancent comme des vagues...

Rentré à l'hôtel, exténué, fourbu, la tête éclatant sous la pression de tout ce que j'y ai entassé d'images tronquées, qui cherchent vainement à se rejoindre, je n'ai plus qu'une obsession : m'en aller, m'en aller... Oh ! m'en aller...

Brossette est là qui m'attend... Il cause avec le portier. Il fait le héros... Avec des gestes imitatifs, il décrit des virages, des vitesses extravagantes, raconte des voyages admirables qu'il n'a jamais accomplis, et où son sang-froid, son audace, sa science de mécanicien m'ont sauvé de la mort... Je suis si heureux de le voir là que j'ai envie de l'embrasser.

— Eh bien, mon bon Brossette... La voiture est prête ?

— Oui, monsieur.

— Alors... demain matin... sept heures précises, Brossette... Nous partons... nous partons...

Brossette ne s'étonne pas... Il a l'habitude de ces brusques sautes dans mes résolutions... Pourtant, il ne peut s'empêcher — mais avec discrétion — de manifester son contentement... Je sais qu'il n'aime pas Amsterdam. Il m'a dit, un jour de spleen :

— Ça n'est pas une ville pour un chauffeur...

Il préfère Trouville, Dieppe, Monte-Carlo, Ostende... Ça, c'est des garages... Il préfère surtout l'avenue de la Grande-Armée, la vraie patrie du chauffeur.

Il me demande :

— Alors, monsieur rentre à Paris?

— Oui, oui... Et d'un trait, Brossette... d'un trait...

— Monsieur a raison.

En se retirant, il hausse les épaules :

— Que monsieur ne me parle pas d'un pays où on tire l'essence à même un tonneau.

Et puis, lui aussi, sans doute, a le vertige, quand il n'est plus sur sa machine, la main au volant... C'est là que le calme rentre dans son âme, et dans la mienne...

Il savait si bien à quoi s'en tenir, ce malin de Brossette, qu'en dépit de mes ordres, il n'a descendu de l'auto que ma valise...

Ah ! comment faire pour attendre à demain ? Car je sens que je ne dormirai pas... Malgré le calme de cet hôtel, tous mes nerfs vibrent et trépident... Je suis comme la machine qu'on a mise au point mort, sans l'éteindre, et qui gronde...

Octave Mirbeau, *La 628-E-8*, 1907.

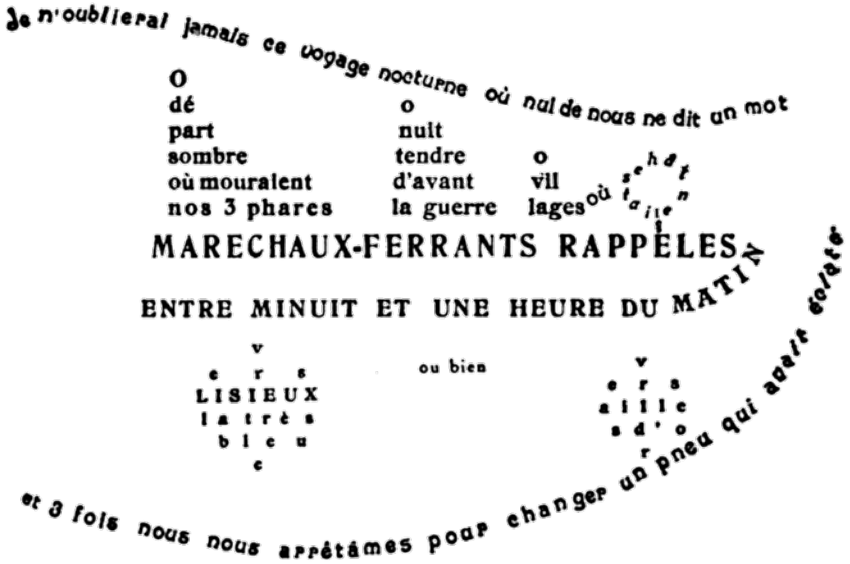
La petite auto

Le 31 du mois d'Août 1914
Je partis de Deauville un peu avant minuit
Dans la petite auto de Rouveyre

Avec son chauffeur nous étions trois

Nous dîmes adieu à toute une époque
Des géants furieux se dressaient sur l'Europe
Les aigles quittaient leur aire attendant le soleil
Les poissons voraces montaient des abîmes
Les peuples accouraient pour se connaître à fond
Les morts tremblaient de peur dans leurs sombres demeures

Les chiens aboyaient vers là-bas où étaient les frontières
Je m'en allais portant en moi toutes ces armées qui se battaient
Je les sentais monter en moi et s'étaler les contrées où elles serpentaient
Avec les forêts les villages heureux de la Belgique
Francorchamps avec l'Eau Rouge et les pouhons
Région par où se font toujours les invasions
Artères ferroviaires où ceux qui s'en allaient mourir saluaient encore une fois la vie colorée
Océans profonds où remuaient les monstres
Dans les vieilles carcasses naufragées
Hauteurs inimaginables où l'homme combat
Plus haut que l'aigle ne plane
L'homme y combat contre l'homme
Et descend tout à coup comme une étoile filante
Je sentais en moi des êtres neufs pleins de dextérité
Bâtir et aussi agencer un univers nouveau
Un marchand d'une opulence inouïe et d'une taille prodigieuse
Disposait un étalage extraordinaire
Et des bergers gigantesques menaient
De grands troupeaux muets qui broutaient les paroles
Et contre lesquels aboyaient tous les chiens sur la route



Et quand après avoir passé l'après-midi
Par Fontainebleau
Nous arrivâmes à Paris
Au moment où l'on affichait la mobilisation
Nous comprîmes mon camarade et moi
Que la petite auto nous avait conduits dans une époque
Nouvelle
Et bien qu'étant déjà tous deux des hommes mûrs
Nous venions cependant de naître

Guillaume Apollinaire, «La petite auto», *Calligrammes*, poèmes de la paix et de la guerre, 1913-1916.

[Cette comédie est écrite en 1923, à une époque où l'emprise de la publicité intensive sur le modèle d'outre-atlantique commence à gagner l'Europe. L'idée de l'appliquer au domaine de la médecine relevait, alors, de l'effet comique.]

ACTE I

L' action se passe à l' intérieur ou autour d'une automobile très ancienne, type 1900-1902. Carrosserie énorme (double phaéton arrangé sur le tard en simili-torpédo, grâce à des tôles rapportées). Cuivres volumineux. Petit capot en forme de chaufferette.

Pendant une partie de l'acte, l'auto se déplace.

On part des abords d'une petite gare pour s'élever ensuite le long d'une route de montagne.

SCÈNE UNIQUE

KNOCK, LE DOCTEUR PARPALAID,
MADAME PARPALAID, JEAN

Le docteur Parpalaid. — Tous vos bagages sont là, mon cher confrère ?

Knock. — Tous, docteur Parpalaid.

Le docteur. — Jean les casera près de lui. Nous tiendrons très bien tous les trois à l'arrière de la voiture. La carrosserie en est si spacieuse, les strapontins si confortables ! Ah ! ce n'est pas la construction étriquée de maintenant !

Knock, *à Jean, au moment où il place la caisse*. — Je vous recommande cette caisse. J'y ai logé quelques appareils, qui sont fragiles.

Jean commence à empiler les bagages de Knock.

Madame Parpalaid, — Voilà une torpédo que je regretterais longtemps si nous faisions la sottise de la vendre.

Knock regarde le véhicule avec surprise.

Le docteur. — Car c'est, en somme, une torpédo avec les avantages de l'ancien double-phaéton.

Knock. — Oui, oui.

Toute la banquette d'avant disparaît sous l'amas.

Le docteur. — Voyez comme vos valises se logent facilement ! Jean ne sera pas gêné du tout. Il est même dommage que vous n'en ayez pas plus. Vous vous seriez mieux rendu compte des commodités de ma voiture.

Knock. — Saint-Maurice est loin ?

Le docteur. — Onze kilomètres. Notez que cette distance du chemin de fer est excellente pour la fidélité de la clientèle. Les malades ne vous jouent pas le tour d'aller consulter au chef-lieu.

Knock. — Il n'y a donc pas de diligence ?

Le docteur. — Une guimbarde si lamentable qu'elle donne envie de faire le chemin à pied.

Madame Parpalaid. — Ici l'on ne peut guère se passer d'automobile.

Le docteur. — Surtout dans la profession.

Knock reste courtois et impassible.

Jean, *au docteur*. — Je mets en marche ?

Le docteur, — Oui, commencez à mettre en marche, mon ami. .

Jean entreprend toute une série de manœuvres : ouverture du capot, dévissage des bougies, injection d'essence, etc.

Madame Parpalaid, *à Knock*. — Sur le parcours le paysage est délicieux. Zénaïde Fleuriot l'a décrit dans un de ses plus beaux romans, dont j'ai oublié le titre. (*Elle monte en voiture. A son mari*.) Tu prends le strapontin, n'est-ce pas ? Le docteur Knock se placera près de moi pour bien jouir de la vue...

Knock s'assied à la gauche de Mme Parpalaid.

Le docteur. — La carrosserie est assez vaste pour que trois personnes se sentent à l'aise sur la banquette d'arrière. Mais il faut pouvoir s'étaler lorsqu'on contemple un panorama. (*Il s'approche de Jean*.) Tout va bien ? L'injection d'essence est terminée ? Dans les deux cylindres ? Avez-vous pensé à essuyer un peu les bougies ? C'eût été prudent après une étape de onze kilomètres. Enveloppez bien le carburateur. Un vieux foulard vaudrait mieux que ce chiffon. (*Pendant qu'il revient vers l'arrière*.) Parfait ! parfait ! (*Il monte en voiture.*) Je m'assois — pardon, cher confrère — je m'assois sur ce large strapontin, qui est plutôt un fauteuil pliant.

Madame Parpalaid. — La route ne cesse de s'élever jusqu'à Saint-Maurice. A pied, avec tous ces bagages, le trajet serait terrible. En auto, c'est un enchantement.

Le docteur. — Jadis, mon cher confrère, il m'arrivait de taquiner la muse. J'avais composé un sonnet, de quatorze vers, sur les magnificences naturelles qui vont s'offrir à nous. Du diable si je me le rappelle encore.

«Profondeurs des vallons, retraites pastorales...»

Jean tourne désespérément la manivelle.

Madame Parpalaid. — Albert, depuis quelques années, tu t'obstines à dire « Profondeurs ». C'est « Abîmes des vallons » qu'il y avait dans les premiers temps.

Le docteur. — Juste ! Juste ! (*On entend une explosion*.) Ecoutez, mon cher confrère, comme le moteur part bien. A peine quelques tours de manivelle pour appeler les gaz, et tenez... une explosion... une autre... voilà !... voilà !... Nous marchons.

Jean s'installe. Le véhicule s'ébranle. Le paysage peu à peu se déroule.

Le docteur, *après quelques instants de silence*. — Croyez-m'en, mon cher successeur ! (*Il donne une tape à Knock*.) Car vous êtes dès cet instant mon successeur ! Vous avez fait une bonne affaire. Oui, dès cet instant ma clientèle est à vous. Si même, le long de la route, quelque patient, me reconnaissant au passage, malgré la vitesse, réclame l'assistance de mon art, je m'efface en déclarant : « Vous vous trompez, monsieur. Voici le médecin du pays. » (*Il désigne Knock*). Et je ne ressors de mon trou (*pétarades du moteur*) que si vous m'invitez formellement à une consultation contradictoire. (*Pétarades*.) Mais vous avez eu de la chance de tomber sur un homme qui voulait s'offrir un coup de tête.

Madame Parpalaid. — Mon mari s'était juré de finir sa carrière dans une grande ville.

Le docteur. — Lancer mon chant du cygne sur un vaste théâtre ! Vanité un peu ridicule, n'est-ce pas ? Je rêvais de Paris, je me contenterai de Lyon.

Madame Parpalaid. — Au lieu d'achever tranquillement de faire fortune ici !

Knock, tour à tour, les observe, médite, donne un coup d'œil au paysage.

Le docteur. — Ne vous moquez pas trop de moi, mon cher confrère. C'est grâce à cette toquade que vous avez ma clientèle pour un morceau de pain,

Knock. — Vous trouvez ?

Le docteur. — C'est l'évidence même !

Knock. — En tout cas, je n'ai guère marchandé.

Le docteur. — Certes, et votre rondeur m'a plu. J'ai beaucoup aimé aussi votre façon de traiter par correspondance et de ne venir sur place qu'avec le marché en poche. Cela m'a semblé chevaleresque, ou même américain. Mais je puis bien vous féliciter de l'aubaine : car c'en est une. Une clientèle égale, sans à-coups...

Madame Parpalaid. — Pas de concurrent.

Le docteur. — Un pharmacien qui ne sort jamais de son rôle.

Madame Parpalaid. — Aucune occasion de dépense.

Le docteur. — Pas une seule distraction coûteuse.

Madame Parpalaid. — Dans six mois, vous aurez économisé le double de ce que vous devez à mon mari.

Le docteur. — Et je vous accorde quatre échéances trimestrielles pour vous libérer ! Ah ! sans les rhumatismes de ma femme, je crois que j'aurais fini par vous dire non.

Knock. — Mme Parpalaid est rhumatisante ?

Madame Parpalaid. — Hélas !

Le docteur. — Le climat, quoique très salubre en général, ne lui valait rien en particulier.

Knock. — Y a-t-il beaucoup de rhumatisants dans le pays ?

Le docteur — Dites, mon cher confrère, qu'il n'y a que des rhumatisants.

Knock. — Voilà qui me semble d'un grand intérêt.

Le docteur. — Oui, pour qui voudrait étudier le rhumatisme.

Knock, *doucement*. — Je pensais à la clientèle.

Le docteur. — Ah ! pour ça, non. Les gens d'ici n'auraient pas plus l'idée d'aller chez le médecin pour un rhumatisme, que vous n'iriez chez le curé pour faire pleuvoir.

Knock. — Mais... c'est fâcheux.

Madame Parpalaid. — Regardez, docteur, comme le point de vue est ravissant. On se croirait en Suisse.

Pétarades accentuées.

Jean, *à l'oreille du docteur Parpalaid*. — Monsieur, monsieur. Il y a quelque chose qui ne marche pas. Il faut que je démonte le tuyau d'essence.

Le docteur, *à Jean*. — Bien, bien !... (*Aux autres*.) Précisément, je voulais proposer un petit arrêt ici.

Madame Parpalaid, — Pourquoi ?

Le docteur, *lui faisant des regards expressifs*. — Le panorama ...hum !... n'en vaut-il pas la peine ?

Madame Parpalaid. — Mais, si tu veux t'arrêter, c'est encore plus joli un peu plus haut.

La voiture stoppe. Mme Parpalaid comprend.

Le docteur. — Eh bien ! nous nous arrêterons aussi un peu plus haut. Nous nous arrêterons deux fois, trois fois, quatre fois, si le cœur nous en dit. Dieu merci, nous ne sommes pas des chauffards. (*A Knock*.) Observez, mon cher confrère, avec quelle douceur cette voiture vient de stopper. Et comme là-dessus vous restez constamment maître de votre vitesse. Point capital dans un pays montagneux. (*Pendant qu'ils descendent*.) Vous vous convertirez à la traction mécanique, mon cher confrère, et plus tôt que vous ne pensez. Mais gardez-vous de la camelote actuelle. Les aciers, les aciers, je vous le demande, montrez-nous vos aciers.

Knock. — S'il n'y a rien à faire du côté des rhumatismes, on doit se rattraper avec les pneumonies et pleurésies ?

Le docteur, *à Jean*. — Profitez donc de notre halte pour purger un peu le tuyau d'essence. (*A Knock*.) Vous me parliez, mon cher confrère, des pneumonies et pleurésies. Elles sont rares. Le climat est rude, vous le savez. Tous les nouveau-nés chétifs meurent dans les six premiers mois, sans que le médecin ait à intervenir, bien entendu. Ceux qui survivent sont des gaillards durs à cuire. Toutefois, nous avons des apoplectiques et des cardiaques. Ils ne s'en doutent pas une seconde et meurent foudroyés vers la cinquantaine.

Knock. — Ce n'est pas en soignant les morts subites que vous avez pu faire fortune ?

Le docteur. — Evidemment. (*Il cherche*.) Il nous reste... d'abord la grippe. Pas la grippe banale, qui ne les inquiète en aucune façon, et qu'ils accueillent même avec faveur parce qu'ils prétendent qu'elle fait sortir les humeurs viciées. Non, je pense aux grandes épidémies mondiales de grippe.

Knock. — Mais ça, dites donc, c'est comme le vin de la comète. S'il faut que j'attende la prochaine épidémie mondiale !...

Le docteur. — Moi qui vous parle, j'en ai vu deux : celle de 89-90 et celle de 1918.

Madame Parpalaid. — En 1918, nous avons eu ici une très grosse mortalité, plus, relativement, que dans les grandes villes. (*A son mari.*) N'est-ce pas ? Tu avais comparé les chiffres.

Le docteur. — Avec notre pourcentage nous laissions derrière nous quatre-vingt trois départements.

Knock. — Ils s'étaient fait soigner ?

Le docteur. — Oui, surtout vers la fin.

Madame Parpalaid. — Et nous avons eu de très belles rentrées à la Saint-Michel.

Jean se couche sous la voiture.

Knock. — Plaît-il ?

Madame Parpalaid. — Ici, les clients vous payent à la Saint-Michel.

Knock. — Mais... quel est le sens de cette expression ? Est-ce un équivalent des calendes grecques, ou de la Saint-Glinglin ?

Le docteur, *de temps en temps il surveille du coin de l'œil le travail du chauffeur*. — Qu'allez-vous penser, mon cher confrère ? La Saint-Michel est une des dates les plus connues du calendrier. Elle correspond à la fin septembre.

Knock, *changeant de ton*. — Et nous sommes au début d'octobre. Ouais ! Vous, au moins, vous avez su choisir votre moment pour vendre. (*Il fait quelques pas, réfléchit.*) Mais, voyons ! si quelqu'un vient vous trouver pour simple consultation, il vous paye bien séance tenante ?

Le docteur. — Non, à la Saint-Michel !... C'est l'usage.

Knock. — Mais, s'il ne vient que pour une consultation seule et unique ! Si vous ne le revoyez plus de toute l'année ?

Le docteur. — A la Saint-Michel.

Madame Parpalaid. — A la Saint-Michel.

Knock les regarde. Silence.

Madame Parpalaid. — D'ailleurs, les gens viennent presque toujours pour une seule consultation.

Knock. — Hein ?

Madame Parpalaid. — Mais oui.

Le docteur Parpalaid prend des airs distraits.

Knock. — Alors, qu'est-ce que vous faites des clients réguliers ?

Madame Parpalaid. — Quels clients réguliers ?

Knock. — Eh bien ! ceux qu'on visite plusieurs fois par semaine, ou plusieurs fois par mois ?

Madame Parpalaid, *à son mari*. — Tu entends ce que dit le docteur ? Des clients comme en a le boulanger ou le boucher ? Le docteur est comme tous les débutants. Il se fait des illusions.

Le docteur, *mettant la main sur le bras de Knock*. — Croyez-moi, mon cher confrère. Vous avez ici le meilleur type de clientèle : celle qui vous laisse indépendant.

Knock. — Indépendant ? Vous en avez de bonnes !

Le docteur. — Je m'explique ! Je veux dire que vous n'êtes pas à la merci de quelques clients, susceptibles de guérir d'un jour à l'autre, et dont la perte fait chavirer votre budget. Dépendant de tous, vous ne dépendez de personne. Voilà.

Knock. — En d'autres termes, j'aurais dû apporter une provision d'asticots et une canne à pêche. Mais peut-être trouve-t-on ça là-haut ? (*Il fait quelques pas. médite, s'approche de la guimbarde, la considère, puis se retournant à demi.*) La situation commence à devenir limpide. Mon cher confrère, vous m'avez cédé — pour quelques billets de mille, que je vous dois encore — une clientèle de tous points assimilable à cette voiture

(*Il la tapote affectueusement*) dont on peut dire qu'à dix-neuf francs elle ne serait pas chère, mais qu'à vingt-cinq elle est au-dessus de son prix. (*Il la regarde en amateur.*) Tenez ! Comme j'aime à faire les choses largement, je vous en donne trente.

Le docteur. — Trente francs ? De ma torpédo ? Je ne la lâcherais pas pour six mille.

Knock, *l'air navré*. — Je m'y attendais ! (*Il contemple de nouveau la guimbarde.*) Je ne pourrai donc pas acheter cette voiture.

Le docteur. — Si, au moins, vous me faisiez une offre sérieuse !

Knock. — C'est dommage. Je pensais la transformer en bahut breton. (*Il revient.*) Quant à votre clientèle, j'y renoncerais avec la même absence d'amertume s'il en était temps encore.

Le docteur. — Laissez-moi vous dire, mon cher confrère, que vous êtes victime... d'une fausse impression.

Knock, — Moi, je croirais volontiers que c'est plutôt de vous que je suis victime. Enfin, je n'ai pas coutume de geindre, et quand je suis roulé, je ne m'en prends qu'à moi.

Madame Parpalaid. — Roulé ! Proteste, mon ami. Proteste.

Le docteur. — Je voudrais surtout détromper le docteur Knock.

Knock. — Pour vos échéances, elles ont le tort d'être trimestrielles, dans un climat où le client est annuel. Il faudra corriger ça. De toute façon, ne vous tourmentez pas à mon propos. Je déteste avoir des dettes. Mais c'est en somme beaucoup moins douloureux qu'un lumbago, par exemple, ou qu'un simple furoncle à la fesse.

Madame Parpalaid. — Comment ! Vous ne voulez pas nous payer ? aux dates convenues ?

Knock, — Je brûle de vous payer, madame, mais je n'ai aucune autorité sur l'almanach, et il est au-dessus de mes forces de faire changer de place la Saint-Glinglin.

Madame Parpalaid. — La Saint-Michel !

Knock. — La Saint-Michel.

Le docteur. — Mais vous avez bien des réserves ?

Knock. — Aucune. Je vis de mon travail. Ou plutôt, j'ai hâte d'en vivre. Et je déplore d'autant plus le caractère mythique de la clientèle que vous me vendez, que je comptais lui appliquer des méthodes entièrement neuves. (*Après un temps de réflexion et comme à part lui.*) Il est vrai que le problème ne fait que changer d'aspect.

Le docteur. — En ce cas, mon cher confrère, vous seriez deux fois coupable de vous abandonner à un découragement prématuré, qui n'est que la rançon de votre inexpérience. Certes, la médecine est un riche terroir. Mais les moissons n'y lèvent pas toutes seules. Vos rêves de jeunesse vous ont un peu leurré.

Knock. — Votre propos, mon cher confrère, fourmille d'inexactitudes. D'abord, j'ai quarante ans. Mes rêves, si j'en ai, ne sont pas des rêves de jeunesse.

Le docteur. — Soit. Mais vous n'avez jamais exercé.

Knock. — Autre erreur.

Le docteur. — Comment ? Ne m'avez-vous pas dit que vous veniez de passer votre thèse l'été dernier ?

Knock. — Oui, trente-deux pages in-octavo : *Sur les prétendus états de santé*, avec cette épigraphe, que j'ai attribuée à Claude Bernard : « Les gens bien portants sont des malades qui s'ignorent. »

Le docteur. — Nous sommes d'accord, mon cher confrère.

Knock, — Sur le fond de ma théorie ?

Le docteur. — Non, sur le fait que vous êtes un débutant.

Knock. — Pardon ! Mes études sont, en effet, toutes récentes. Mais mon début dans la pratique de la médecine date de vingt ans.

(...)

Le docteur. — Vous avez donc pratiqué sans titres et clandestinement ?

Knock. — A la face du monde, au contraire, et non pas dans un trou de province, mais sur un espace d'environ sept mille kilomètres.

Le docteur. — Je ne vous comprends pas,

Knock. — C'est pourtant simple. Il y a une vingtaine d'années, ayant dû renoncer à l'étude des langues romanes, j'étais vendeur aux « Dames de France » de Marseille, rayon des cravates. Je perds mon emploi. En me promenant sur le port, je vois annoncé qu'un vapeur de 1.700 tonnes à destination des Indes demande un médecin, le grade de docteur n'étant pas exigé. Qu'auriez-vous fait à ma place ?

Le docteur. — Mais... rien, sans doute.

Knock. — Oui, vous, vous n'aviez pas la vocation. Moi, je me suis présenté. Comme j'ai horreur des situations fausses, j'ai déclaré en entrant : « Messieurs, je pourrais vous dire que je suis docteur, mais je ne suis pas docteur. Et je vous avouerai même quelque chose de plus grave : je ne sais pas encore quel sera mon sujet de thèse. » Ils me répondent qu'ils ne tiennent pas au titre de docteur et qu'ils se fichent complètement de mon sujet de thèse. Je réplique aussitôt : « Bien que n'étant pas docteur, je désire, pour des raisons de prestige et de discipline, qu'on m'appelle docteur à bord. » Ils me disent que c'est tout naturel. Mais je n'en continue pas moins à leur expliquer pendant un quart d'heure les raisons qui me font vaincre mes scrupules et réclamer cette appellation de docteur à laquelle, en conscience, je n'ai pas droit. Si bien qu'il nous est resté à peine trois minutes pour régler la question des honoraires.

Le docteur. — Mais vous n'aviez réellement aucunes connaissances ?

Knock. — Entendons-nous ! Depuis mon enfance, j'ai toujours lu avec passion les annonces médicales et pharmaceutiques des journaux, ainsi que les prospectus intitulés « mode d'emploi » que je trouvais enroulés autour des boîtes de pilules et des flacons de sirop qu'achetaient mes parents. Dès l'âge de neuf ans, je savais par cœur des tirades entières sur l'exonération imparfaite du constipé. Et encore aujourd'hui, je puis vous réciter une lettre admirable, adressée en 1897 par la veuve P..., de Bourges à la Tisane américaine des Shakers. Voulez-vous ?

Le docteur. — Merci, je vous crois.

Knock. — Ces textes m'ont rendu familier de bonne heure avec le style de la profession. Mais surtout ils m'ont laissé transparaître le véritable esprit et la véritable destination de la médecine, que l'enseignement des Facultés dissimule sous le fatras scientifique. Je puis dire qu'à douze ans j'avais déjà un sentiment médical correct. Ma méthode actuelle en est sortie.

Le docteur. — Vous avez une méthode ? Je serais curieux de la connaître.

Knock. — Je ne fais pas de propagande. D'ailleurs, il n'y a que les résultats qui comptent. Aujourd'hui, de votre propre aveu, vous me livrez une clientèle nulle.

Le docteur, — Nulle... pardon ! pardon !

Knock. — Revenez voir dans un an ce que j'en aurai fait. La preuve sera péremptoire. En m'obligeant à partir de zéro, vous accroissez l'intérêt de l'expérience.

Jean. — Monsieur, monsieur... (*Le docteur Parpalaid va vers lui.*) Je crois que je ferais bien de démonter aussi le carburateur.

Le docteur. — Faites, faites (*Il revient.*) Comme notre conversation se prolonge, j'ai dit à ce garçon d'effectuer son nettoyage mensuel de carburateur.

Madame Parpalaid, — Mais, quand vous avez été sur votre bateau, comment vous en êtes-vous tiré ?

Knock. — Les deux dernières nuits avant de m'embarquer, je les ai passées à réfléchir. Mes six mois de pratique à bord m'ont servi à vérifier mes conceptions. C'est un peu la façon dont on procède dans les hôpitaux.

Madame Parpalaid. — Vous aviez beaucoup de gens à soigner ?

Knock. — L'équipage, et sept passagers, de condition très modeste. Trente-cinq personnes en tout.

Madame Parpalaid. — C'est un chiffre.

Le docteur. — Et vous avez eu des morts ?

Knock. — Aucune. C'était d'ailleurs contraire à mes principes. Je suis partisan de la diminution de la mortalité.

Le docteur. — Comme nous tous.

Knock. — Vous aussi ? Tiens ! Je n'aurais pas cru. Bref, j'estime que, malgré toutes les tentations contraires, nous devons travailler à la conservation du malade.

Madame Parpalaid. — Il y a du vrai dans ce que dit le docteur.

Le docteur. — Et des malades, vous en avez eu beaucoup ?

Knock. — Trente-cinq.

Le docteur. — Tout le monde alors ?

Knock. — Oui, tout le monde.

Madame Parpalaid. — Mais comment le bateau a-t-il pu marcher ?

Knock. — Un petit roulement à établir.

Silence.

Le docteur. — Dites donc, maintenant, vous êtes bien réellement docteur ?... Parce qu'ici le titre est exigé, et vous nous causeriez de gros ennuis... Si vous n'étiez pas réellement docteur, il vaudrait mieux nous le confier tout de suite...

Knock. — Je suis bien réellement et bien doctoralement docteur. Quand j'ai vu mes méthodes confirmées par l'expérience, je n'ai eu qu'une hâte, c'est de les appliquer sur la terre ferme, et en grand. Je n'ignorais pas que le doctorat est une formalité indispensable.

Madame Parpalaid. — Mais vous nous disiez que vos études étaient toutes récentes ?

Knock. — Je n'ai pas pu les commencer dès ce moment-là. Pour vivre, j'ai dû m'occuper quelque temps du commerce des arachides.

Madame Parpalaid. — Qu'est-ce que c'est ?

Knock. — L'arachide s'appelle aussi cacahuète (*Mme Parpalaid fait un mouvement*) Oh ! madame, je n'ai jamais été marchand au panier. J'avais créé un office central où les revendeurs venaient s'approvisionner. Je serais millionnaire si j'avais continué cela dix ans. Mais c'était très fastidieux. D'ailleurs, presque tous les métiers sécrètent l'ennui à la longue, comme je m'en suis rendu compte par moi-même. Il n'y a de vrai, décidément, que la médecine, peut-être aussi la politique, la finance et le sacerdoce que je n'ai pas encore essayés.

Madame Parpalaid. — Et vous pensez appliquer vos méthodes ici ?

Knock. — Si je ne le pensais pas, madame, je prendrais mes jambes à mon cou, et vous ne me rattraperiez jamais. Evidemment je préférerais une grande ville.

Madame Parpalaid, *à son mari*. — Toi qui vas à Lyon, ne pourrais-tu pas demander au docteur quelques renseignements sur sa méthode ? Cela n'engage à rien.

Le docteur. — Mais le docteur Knock ne semble pas tenir à la divulguer.

Knock, *au docteur Parpalaid, après un temps de réflexion*. — Pour vous être agréable, je puis vous proposer l'arrangement suivant : au lieu de vous payer, Dieu sait quand, en espèces, je vous paye en nature : c'est-à-dire que je vous prends huit jours avec moi, et vous initie à mes procédés.

Le docteur, *piqué*. — Vous plaisantez, mon cher confrère. C'est peut-être vous qui m'écrirez dans huit jours pour me demander conseil.

Knock. — Je n'attendrai pas jusque-là. Je compte bien obtenir de vous aujourd'hui même plusieurs indications très utiles.

Le docteur. — Disposez de moi, mon cher confrère.

Knock. — Est-ce qu'il y a un tambour de ville, là-haut ?

Le docteur. — Vous voulez dire un homme qui joue
du tambour et qui fait des annonces au public ?

Knock. — Parfaitement.

Le docteur. — Il y a un tambour de ville. La municipalité le charge de certains avis. Les seuls particuliers qui recourent à lui sont les gens qui ont perdu leur porte-monnaie, ou encore quelque marchand forain qui solde un déballage de faïence et de porcelaine.

Knock. — Bon. Saint-Maurice a combien d'habitants ?

Le docteur. — Trois mille cinq cents dans l'agglomération, je crois, et près de six mille dans la commune.

Knock. — Et l'ensemble du canton ?

Le docteur. — Le double, au moins.

Knock. — La population est pauvre ?

Madame Parpalaid. — Très à l'aise, au contraire, et même riche. Il y a de grosses fermes. Beaucoup de gens vivent de leurs rentes ou du revenu de leurs domaines.

Le docteur. — Terriblement avares, d'ailleurs.

Knock. — Il y a de l'industrie ?

Le docteur. — Fort peu.

Knock. — Du commerce ?

Madame Parpalaid. — Ce ne sont pas les boutiques qui manquent.

Knock. — Les commerçants sont-ils très absorbés par leurs affaires ?

Le docteur. — Ma foi non ! Pour la plupart, ce n'est qu'un supplément de revenus, et surtout une façon d'utiliser les loisirs.

Madame Parpalaid. — D'ailleurs, pendant que la femme garde la boutique, le mari se promène.

Le docteur. — Ou réciproquement.

Madame Parpalaid. — Tu avoueras que c'est plutôt le mari. D'abord, les femmes ne sauraient guère où aller. Tandis que pour les hommes il y a la chasse, la pêche, les parties de quilles ; en hiver le café.

(...)

Knock, *il paraît agité, se frotte les paumes, et, tout en marchant*. — En somme l'âge médical peut commencer. (*Il s'approche de la voiture*). Mon cher confrère, serait-il inhumain de demander à ce véhicule un nouvel effort ? J'ai une hâte incroyable d'être à Saint- Maurice.

Madame Parpalaid. — Cela vous vient bien brusquement !

Knock. — Je vous en prie, arrivons là-haut.

Le docteur. — Qu'est-ce donc, de si puissant, qui vous y attire ?

Knock, *il fait quelques allées et venues en silence, puis* : — Mon cher confrère, j'ai le sentiment que vous avez gâché là-haut une situation magnifique, et, pour parler votre style, fait laborieusement pousser des chardons là où voulait croître un verger plantureux. C'est couvert d'or que vous en deviez repartir, les fesses calées sur un matelas d'obligations ; vous, madame, avec trois rangs de perles au cou, tous deux à l'intérieur d'une étincelante limousine (*il montre la guimbarde*) et non point sur ce monument des premiers efforts du génie moderne.

Madame Parpalaid. — Vous plaisantez, docteur ?

Knock, — La plaisanterie serait cruelle, madame.

Madame Parpalaid. — Mais alors, c'est affreux ! Tu entends, Albert ?

Le docteur. — J'entends que le docteur Knock est un chimérique et, de plus, un cyclothymique. Il est le jouet d'impressions extrêmes. Tantôt le poste ne valait pas deux sous. Maintenant, c'est un Pactole.

Il hausse les épaules.

Madame Parpalaid. — Toi aussi, tu es trop sûr de toi. Ne t'ai-je pas souvent dit qu'à Saint-Maurice, en sachant s'y prendre, on pouvait mieux faire que végéter ?

Le docteur. — Bon, bon, bon ! Je reviendrai dans trois mois, pour la première échéance. Nous verrons où en est le docteur Knock.

Knock. — C'est cela. Revenez dans trois mois. Nous aurons le temps de causer. Mais je vous en supplie, partons tout de suite.

Le docteur, *à Jean, timidement*. — Vous êtes prêt ?

Jean, *à mi-voix*. — Oh ! moi, je serais bien prêt. Mais cette fois-ci, je ne crois pas que nous arriverons tout seuls à la mettre en marche.

Le docteur, *même jeu*. — Comment cela ?

Jean, *hochant la tête*. — Il faudrait des hommes plus forts.

Le docteur. — Et si on essayait de la pousser ?

Jean, *sans conviction*. — Peut-être.

Le docteur. — Mais oui. Il y a vingt mètres en plaine. Je prendrai le volant. Vous pousserez.

Jean. — Oui.

Le docteur. — Et ensuite, vous tâcherez de sauter sur le marchepied au bon moment, n'est-ce pas ? (*Le docteur revient vers les autres*.) Donc, en voiture, mon cher confrère. C'est moi qui vais conduire. Jean, qui est un hercule, veut s'amuser à nous mettre en marche sans le secours de la manivelle, par une espèce de démarrage qu'on pourrait appeler automatique... bien que l'énergie électrique y soit remplacée par celle des muscles, qui est un peu de même nature, il est vrai.
(*Jean s' arc-boute contre la caisse de la voiture*.)

RIDEAU

Jules Romains, *Knock ou le triomphe de la médecine*, Acte I, scène unique, 1923.

- Attention au virage ! hurla Placide. Ta portière va s'ouvrir, bon Dieu ! Ton indicateur de vitesse marque cent soixante ! et tu ne conduis pas si bien que tu crois.
- *Vite et mal*, c'est ma devise !
- On dirait plutôt une épitaphe.
- Les épitaphes sont les devises des morts.

À ce moment, Pierre entrait dans un virage, après un bond. Les phares de la voiture prirent dans leur champ une masse carrée, immobile, mauvaise. C'était un gros camion sans feu arrière, arrêté sur la route. Pierre bloqua ses freins à trente mètres...

Ils eurent soudain d'immenses loisirs, plus d'un cinquième de seconde, pour contempler les pneus jumelés qui s'approchaient, pour bien examiner le cric posé sous l'essieu du camion en réparation et le madrier sous le cric et la lanterne fautivement éteinte et le numéro de police couvert de poussière qui allait bientôt leur entrer dans le crâne, le tout dominé par une bâche couleur de chauve-souris. Ils prirent le temps de lire chaque lettre du nom de l'entreprise de transports, de considérer presque avec ennui chaque brin d'herbe et l'énorme roue de rechange sur le talus et le moindre puceron de cette nuit tiède que la proximité du Rhône faisait amazonienne ; ils revirent leur vie passée, purent songer à leur avenir, aux futurs gendarmes avec la boîte à pansements sans les médicaments nécessaires, aux curieux attroupés, aux voisins tout fiers.

D'un brave coup de volant, Pierre évita cependant le plus gros, l'ambulance municipale, le lit d'hôpital et le caveau provisoire au cimetière de Saint-Vallier. Ils en furent quittes, grâce à ses réflexes, pour une aile toute neuve qui sentait encore bon l'atelier et la peinture à la cellulose. Mais cette aile défoncée étant un de ces perfectionnements de l'actualité automobile qui enrobait le phare, lequel s'éteignit aussitôt, suivi de son voisin.

La nuit était splendide, à chair très noire, à grains serrés ; les étoiles brillaient, on entendait couler le Rhône sur son lit frais, on le devinait, large, entre les hauts peupliers et les échalas.

- Et voilà, murmura Placide tremblant, s'efforçant au flegme.
- Quel beau fleuve ! dit Pierre. Enfin de l'eau qui va vite !
- Nous l'avons échappé belle. Le scélérat qui conduisait ce poids lourd doit être au cabaret, ou endormi ! fit Placide indigné. Voilà une mauvaise action qui mérite cent coups.

Paul Morand, *L'Homme pressé*, 1941.

A LA PORTE DU GARAGE

Aux environs des belles années mille neuf cent dix
Lorsque le monde découvrait l'automobile
Une pauvre femme abandonnée avec ses fils
Par son mari qui s'était enfui à la ville
Dans une superbe Panhard et Levassor
Qu'il conduisait en plein essor
Lui écrivait ces mots d'espoir
En pensant que peut-être un soir
Il reviendrait tout comme avant
Au lieu de partir dans le vent

Je t'attendrai à la porte du garage
Tu paraîtras dans ta superbe auto
Il fera nuit mais avec l'éclairage
On pourra voir jusqu'au flanc du coteau
Nous partirons sur la route de Narbonne
Toute la nuit le moteur vrombira
Et nous verrons les tours de Carcassonne
Se profiler à l'horizon de Barbeira
Le lendemain toutes ces randonnées
Nous conduiront peut-être à Montauban
Et pour finir cette belle journée,
Nous irons nous asseoir sur un banc

L'époux volage hélas ne revint pas si tôt
Escamoté par son nuage de poussière
Courant partout : Nice-Paris, Paris-Bordeaux
Sans se soucier de sa famille dans l'ornière
Il courut ainsi pendant plus de quarante ans
Et puis un soir tout repentant
Il revint voir sa belle d'antan
Qui avait appris à ses enfants
Ce refrain que les larmes aux yeux
Ils répétaient aux deux bons vieux

Ah quel bonheur à la porte du garage
Quand tu parus dans ta superbe auto
Il faisait nuit mais avec l'éclairage
On pouvait voir jusqu'au flanc du coteau
Demain demain sur la route de Narbonne
Tout comme jadis heureux tu conduiras
Et nous verrons les tours de Carcassonne
Se profiler à l'horizon de Barbeira
Pour terminer ce voyage de poète
Et pour fêter ce retour du passé
Nous te suivrons tous deux à bicyclette
En freinant bien pour ne pas te dépasser
En freinant bien pour ne pas te dépasser

Paroles et Musique : Charles Trenet
© 1955

ROUTE NATIONALE 7

De toutes les routes de France d'Europe
Celle que j'préfère est celle qui conduit
En auto ou en auto-stop
Vers les rivages du Midi

Nationale Sept
Il faut la prendre qu'on aille à Rome à Sète
Que l'on soit deux trois quatre cinq six ou sept
C'est une route qui fait recette
Route des vacances
Qui traverse la Bourgogne et la Provence
Qui fait d'Paris un p'tit faubourg d'Valence
Et la banlieue d'Saint-Paul de Vence
Le ciel d'été
Remplit nos cœurs de sa lucidité
Chasse les aigreurs et les acidités
Qui font l'malheur des grandes cités
Tout excitées
On chante on fête
Les oliviers sont bleus ma p'tite Lisette
L'amour joyeux est là qui fait risette
On est heureux Nationale 7

Paroles et Musique : Charles Trenet
© 1955

Je crois que l'automobile est aujourd'hui l'équivalent assez exact des grandes cathédrales gothiques : je veux dire une grande création d'époque, conçue passionnément par des artistes inconnus, consommée dans son image, sinon dans son usage, par un peuple entier qui s'approprie en elle un objet parfaitement magique.

La nouvelle Citroën tombe manifestement du ciel dans la mesure où elle se présente d'abord comme un *objet* superlatif. Il ne faut pas oublier que l'objet est le meilleur messager de la surnature: il y a facilement dans l'objet, à la fois une perfection et une absence d'origine, une clôture et une brillance, une transformation de la vie en matière (la matière est bien plus magique que la vie), et pour tout dire un *silence* qui appartient à l'ordre du merveilleux. La «Déesse» a tous les caractères (du moins le public commence-t-il par les lui prêter unanimement) d'un de ces objets descendus d'un autre univers, qui ont alimenté la néomanie du XVIIIe siècle et celle de notre science-fiction : la Déesse est *d'abord* un nouveau Nautilus.

C'est pourquoi on s'intéresse moins en elle à la substance qu'à ses joints. On sait que le lisse est toujours un attribut de la perfection parce que son contraire trahit une opération technique et tout humaine d'ajustement : la tunique du Christ était sans couture, comme les aéronefs de la science-fiction sont d'un métal sans relais. La D.S. 19 ne prétend pas au pur nappé, quoique sa forme générale soit très enveloppée ; pourtant ce sont les emboîtements de ses plans qui intéressent le plus le public : on tâte furieusement la jonction des vitres, on passe la main dans les larges rigoles de caoutchouc qui relient la fenêtre arrière à ses entours de nickel. Il y a dans la DS l'amorce d'une nouvelle phénoménologie de l'ajustement, comme si l'on passait d'un monde d'éléments soudés à un monde d'éléments juxtaposés et qui tiennent par la seule vertu de leur forme merveilleuse, ce qui, bien entendu, est chargé d'introduire à l'idée d'une nature plus facile.

Quant à la matière elle-même, il est sûr qu'elle soutient un goût de la légèreté, au sens magique. Il y a retour à un certain aérodynamisme, nouveau pourtant dans la mesure où il est moins massif,

moins tranchant, plus étale que celui des premiers temps de cette mode. La vitesse s'exprime ici dans des signes moins agressifs, moins sportifs, comme si elle passait d'une forme héroïque à une forme classique. Cette spiritualisation se lit dans l'importance, le soin et la matière des surfaces vitrées. La Déesse est visiblement exaltation de la vitre, et la tôle n'y est qu'une base. Ici, les vitres ne sont pas fenêtres, ouvertures percées dans la coque obscure, elles sont grands pans d'air et de vide, ayant le bombage étalé et la brillance des bulles de savon, la minceur dure d'une substance plus entomologique que minérale (l'insigne Citroën, l'insigne fléché, est devenu d'ailleurs insigne ailé, comme si l'on passait maintenant d'un ordre de la propulsion à un ordre du mouvement, d'un ordre du moteur à un ordre de l'organisme).

Il s'agit donc d'un art humanisé, et il se peut que la Déesse marque un changement dans la mythologie automobile. Jusqu'à présent, la voiture superlative tenait plutôt du bestiaire de la puissance ; elle devient ici à la fois plus spirituelle et plus objective, et malgré certaines complaisances néomaniaques (comme le volant vide), la voici plus *ménagère*, mieux accordée à cette sublimation de l'ustensilité que l'on retrouve dans nos arts ménagers contemporains: le tableau de bord ressemble davantage à l'établi d'une cuisine moderne qu'à la centrale d'une usine : les minces volets de tôle mate, ondulée, les petits leviers à boule blanche, les voyants très simples, la discrétion même de la nickelerie, tout cela signifie une sorte de contrôle exercé sur le mouvement, conçu désormais comme confort plus que comme performance. On passe visiblement d'une alchimie de la vitesse à une gourmandise de la conduite.

Il semble que le public ait admirablement deviné la nouveauté des thèmes qu'on lui propose : d'abord sensible au néologisme (toute une campagne de presse le tenait en alerte depuis des années), il s'efforce très vite de réintégrer une conduite d'adaptation et d'ustensilité (« Faut s'y habituer »). Dans les halls d'exposition, la voiture témoin est visitée avec une application intense, amoureuse : c'est la grande phase tactile de la découverte, le moment où le merveilleux visuel va subir l'assaut raisonnant du toucher (car le toucher est le plus démystificateur de tous les sens, au contraire de la vue, qui est le plus magique): les tôles, les joints sont touchés, les rembourrages palpés, les sièges essayés, les portes caressées, les coussins pelotés ; devant le volant, on mime la conduite avec tout le corps. L'objet est ici totalement prostitué, approprié : partie du ciel de Metropolis, la Déesse est en un quart d'heure médiatisée, accomplissant dans cet exorcisme, le mouvement même de la promotion petite-bourgeoise.

Roland Barthes, *Mythologies*, «La nouvelle Citroën», 1957.

La 2 CV est une boîte crânienne de type primate : orifices oculaires du pare-brise, nasal du radiateur, visière orbitaire des pare-soleil, mâchoire prognathe du moteur, légère convexité pariétale du toit, rien n'y manque, pas même la protubérance cérébelleuse du coffre arrière. Ce domaine de pensées, grand-père en était l'arpenteur immobile et solitaire. Grand-mère s'en sentait exclue, au point de préférer marcher plutôt qu'il la conduise, du moins pour les courtes distances. Or la marche n'était pas son fort, compliquée par les séquelles d'un accouchement difficile, une déchirure, qui lui donnait cette démarche balancée. Grand-père prenait le volant d'une autre voiture, elle s'installait sans rechigner à ses côtés. Car à toutes elle trouvait du charme, sauf à la 2 CV. Pour elle, cette voiture n'était pas adaptée au climat océanique. A quoi rimait ce toit de toile qu'on détache pour découvrir le ciel si le beau temps n'est pas au rendez-vous ? Sans parler de ce vent qui assomme, tourbillonne et exténue son monde. Chaque tentative pour décapoter, les rares beaux jours, se heurtait d'ailleurs à des ferrures rouillées, rongées par l'air salin, indécoinçables, et une toile raidie, craquante, qui refusait de s'enrouler. D'autant qu'on n'était jamais sûr qu'il ne faudrait pas, dix kilomètres plus loin, replacer le toit en catastrophe. Grand-mère n'en démordait pas, ce faux air de cabriolet n'avait rien à faire au nord du 45ème parallèle. Pour traverser des déserts, escalader le Hoggar, comme les jeunes gens s'y risquaient, parfait. Mais la Loire Inférieure, là, c'était une autre histoire.

L'inadaptation à la pluie constituait le grief principal. Quand l'eau s'infiltrait, la troisième source de fuites après le toit et les portières provenait du système rudimentaire d'aération, une simple grille à maille serrée, large de trois doigts, sous le pare-brise, recouverte d'un volet modulable qui n'assurait que partiellement l'étanchéité – et d'autant moins que les joints de caoutchouc étaient

brûlés. Déjà par temps sec, l'air qui sifflait à travers le grillage suffisait à agacer grand-mère. Comment garder son calme face à ce crachotement incessant ? Elle accueillait les premières gouttelettes avec des soupirs entendus (entendez : la preuve du bien-fondé de ses théories) et s'agitait sur son siège comme si elle cherchait à les esquiver sans vouloir ennuyer personne avec ses malheurs. Puis, devant l'impassibilité de grand-père, elle entreprenait de colmater les brèches à l'aide de vieux chiffons qui traînaient dans la « boîte à gants » (une tablette sous le tableau de bord). S'en emparait du bout des doigts, se plaignait de leur saleté (ils servaient indifféremment à essuyer la jauge d'huile, le pare-brise et même, un coin présentable, à astiquer la pointe des souliers de grand-père), les roulait, tentait de les coincer contre la vitre, mais ils tombaient à la première secousse. Quelques « nom de nom » et elle recommençait, épongeait, n'arrêtait pas de tout le voyage. Grand-père demeurait imperturbable.

Comme il roulait au ralenti, les essuie-glaces couplés au moteur se déplaçaient à la vitesse de limaçons baveux, par soubresauts millimétriques, parfois se bloquaient, marquaient une pause, et il fallait donner du poing sur la vitre pour qu'ils reprennent en demi-cercle leur lente marche avant-arrière. Ils dessinaient sur le pare-brise des éventails crasseux qui produisaient l'effet inverse de celui qu'on attendait. Irritée que nul autre qu'elle ne prît la mesure du danger, grand-mère passait sur la paroi intérieure du pare-brise une main inquiète qui, partant d'un centre à hauteur de ses yeux, décrivait des cercles de plus en plus vastes, de plus en plus aplatis, s'aventurant timidement du côté du chauffeur, juste assez pour qu'il perçoive une différence – et, par la trouée ainsi obtenue à travers la fine couche de buée, par cette vue directe sur l'état du pare-brise, il apparaissait clairement qu'on ne voyait rien. Puisque la faute en incombait aux essuie-glaces, grand-mère se saisissait de la poignée qui les commandait manuellement de l'intérieur, la tournait dans tous les sens, les houspillait, et cet empressement des balais, ce changement brutal d'allure, cette raideur accélérée, c'était comme un film muet : on imaginait deux ouvriers vaquant paresseusement à leur besogne, deux plongeurs lavant nonchalamment une pile d'assiettes, qui s'activaient soudain à l'arrivée d'un contremaître tyrannique. Mais le résultat était à l'image de cette vaisselle : un magma gélatineux, tartiné en demi-lune, interdisait désormais toute visibilité. Alors, rageusement, elle soulevait le battant inférieur de la vitre de la portière qui ne manquait pas de lui retomber sur le coude, passait le bras à l'extérieur, et, munie du chiffon, dégageait devant elle une pastille de lumière. Cette réapparition de la route en ligne de fuite, des arbres du bas-côté, des pointes laiteuses de l'averse sur le bitume, c'était la révélation d'un monde gigogne dans lequel s'enchâssait le monde clos de la 2 CV. Si grand-mère n'avait pas le bras assez long pour nettoyer la totalité du pare-brise, du moins par son hublot de propreté s'autorisait-elle maintenant à recommander au pilote de tenir sa droite, criant « Attention » au croisement d'un énorme camion dont le souffle suffisait à donner de la gîte au frêle esquif.

Rouler à l'aveuglette ne préoccupait pas grand-père. Tassé sur son siège, les mains au bas du volant, une cigarette se consumant docilement au coin des lèvres, les passants n'apercevaient que son chapeau. A force, l'extrémité relevée de son sourcil avait jauni sous la nicotine. Cette blondeur insolite au milieu de l'irrépressible envahissement de la blancheur apparaissait comme un dernier brûlot de jeunesse, un repli stratégique de la vie dans cette pointe soufrée. Elle créait avec l'autre sourcil, immaculé, une asymétrie qui faisait soupçonner sur le vieux visage des traces d'hémiplégie, impression accentuée par la fixité de l'œil droit mi-clos, piqué par la fumée, qu'il clignait de temps à autre, décentrant sa moustache en une expression chaplinesque. Il semblait si absorbé, lointain, qu'on pouvait le croire assoupi : de fait, il l'était parfois, ce qui lui valut quelques déboires, une roue au fossé, une aile arrachée. Son regard rasait la courbure supérieure du volant, se perdait dans la contemplation d'une ligne bleue imaginaire à travers des kilomètres de pensées où nous tenions évidemment peu de place. Son jardin secret, disait grand-mère. C'était avouer qu'elle craignait en s'y aventurant de ne pas s'y retrouver.

Jean Rouaud, *Les Champs d'honneur*, Editions de Minuit, Prix Goncourt 1990.

Pourquoi un pays qui prétend à la raison, à l'intelligence et au respect des droits de l'homme accepte-t-il que près de 9.000 personnes meurent chaque année sur les routes, que 190.000 soient blessées dont 45.000 gravement ? Des milliers d'entre elles conserveront un handicap qui transformera leur vie ou la détruira, professionnellement et affectivement. Nous subissons passivement ce malheur humain comme un troupeau marchant vers l'abattoir. Il semble plus facile de se rassurer en affirmant que le risque est faible que d'imaginer un de ses enfants parmi les tués ou les handicapés de la route, mais comment oublier que l'accident de la circulation est la première cause de mortalité des jeunes dans notre pays, responsable de 38% des morts survenant entre 15 et 24 ans ? Il s'agit d'une manifestation de barbarie dans les civilisations industrielles, comme une résurgence de la pratique des sacrifices humains. Loin d'être une fatalité représentant le prix à payer pour se déplacer, c'est une manifestation de notre soumission à une mauvaise organisation de la sécurité routière.

Les grands drames de l'humanité ont pour cause première la passivité de populations entières et non les choix destructeurs de dirigeants ambitieux, irresponsables ou cruels. Face à son enfant mort, une mère sait qu'elle a tout perdu. Que le corps de cet enfant ait été transpercé par la balle d'un tireur d'élite serbe ou écrasé par un conducteur d'élite français ne change rien au résultat. Un individu privilégiant son bon plaisir et sa volonté de puissance a exercé son terrorisme aux dépens d'une vie. Nous savons que ce risque peut être réduit à des niveaux tolérables, plusieurs pays industrialisés ont prouvé que l'on peut se déplacer sans tuer autant. La mort routière dépend d'abord de nos incohérences et du défaut de maîtrise de notre système de transport. Il est techniquement facile de réduire le nombre de victimes, sans terrorisme policier, sans altération de nos possibilités de déplacement, sans drame pour notre économie.

Privilégier la vie ou l'absence de handicap ne signifie pas que l'on s'enferme dans un protectionnisme supprimant toutes les activités dangereuses. Des personnes âgées meurent à la suite d'une chute et ce risque est accepté, comme celui de l'enfant qui apprend à marcher en tombant, la mobilité est une forme de liberté qui justifie ces prises de risque. L'homme a accru sa capacité de se déplacer sans se rendre compte que, progressivement, le véhicule à moteur cessait d'être seulement l'instrument facilitant ses déplacements, pour devenir également un mode d'expression des possibilités techniques, un enjeu économique, un objet de plaisir, voire une arme. L'incompatibilité entre certaines de ces fonctions et la sécurité se paye en vies et la lutte contre les déviances d'un produit de l'intelligence humaine n'est pas une condamnation des services qu'il peut rendre.

L'accident de la route n'est jamais simple. L'individu intervient avec ses aptitudes, ses pulsions et ses passions, qui s'expriment dans une activité pratiquement dépourvue d'automatisation. Le groupe tente d'organiser le système pour maîtriser le risque par des normes, des règlements et des lois. Le point d'équilibre est instable, il peut être déplacé vers la sécurité ou vers la facilitation de la mort. Il n'est pas au même niveau dans des pays dont le degré d'industrialisation est proche, et nous pouvons juger les valeurs d'une société sur son taux de mortalité par accident de la route. Celui de la France est un des plus élevés d'Europe, seuls quelques pays européens nous dépassent en inefficacité, habituellement le Portugal et la Grèce, mais la Suède et la Grande Bretagne ont une civilisation et une administration deux fois plus respectueuses de la vie. Pourquoi sommes-nous plus barbares ou incompétents que d'autres ? Cette situation traduit-elle des conditions géographiques sur lesquelles nous n'avons pas de prise ? Qui a la responsabilité de ces insuffisances : l'individu ? les organisateurs de notre politique de transport ? Pouvons-nous modifier cette situation ?

Comprendre les réponses à ces questions conditionne notre aptitude à secouer une inertie mortelle, à nous sentir responsables de la situation et à agir pour obtenir le respect de la liberté de vivre. Il est de notre devoir de dire que des morts et des handicaps évitables sont les conséquences de notre passivité et des carences organisationnelles des pouvoirs publics. Si nous ne réagissons pas à de telles situations, un ensemble de valeurs liées à l'amour et à la solidarité dépériront. Tolérer une situation qui produit une telle quantité de malheur n'est pas la traduction d'une indifférence parmi d'autres, c'est un signe grave de déshumanisation.

Professeur Claude Got, www.securite-routiere.org, site Internet consacré à la réflexion sur les accidents de la route en France (1999-2011).

TINTIN
AU PAYS DE
L'OR NOIR
الذهب الأسود
Ça va!...Ça va!...J'arrive!...
POUET
POUET
POUET
Trois litres...
Tout ça, oui?...
Et vous laisserez quelques gouttes pour remplir mon briquet...
Voilà, mon-seigneur...
POUET
POUET
Fais donc marcher la radio : c'est plus gai...
Voilà!...
755543
Boum♩...Quand vot'moteur fait Boum♩...la dépanneuse Simoun♩...viendra vers vous en vitesse ♩♩...
755543
Boum!...♩Quand vot'moteur fait Boum!♩
Boum!...♩
!
!
BOUM
3